

« Cher madamme. Je vous prie de bien vouloir remettre cette lettre à ma petite fille Dolorès Jacob après la guerre. Ce la derniere desire d'une mère, qui va vivre encore 12 heures. merci. »

Orthographe corrigée :

« Chère Madame¹. Je vous prie de bien vouloir remettre cette lettre à ma petite fille Dolorès² Jacob³ après la guerre. C'est le dernier désir d'une mère qui va vivre encore douze heures. Merci. »

« Ma chère petite fille, mon cher petit amour,

Ta mère écrit la dernière lettre, ma chère fille, demain à 6 heures, le 10 mai⁴, je ne serai plus.

Mon amour, ne pleure pas, ta mère ne pleure pas non plus. Je meurs avec la conscience tranquille et avec toute la conviction que demain tu auras une vie et un avenir plus heureux que ta mère. Tu n'auras plus à souffrir. Sois fière de ta mère, mon petit amour.

J'ai toujours ton image devant moi.

Je vais croire que tu verras ton père⁵, j'ai l'espérance que lui aura un autre sort. Dis-lui que j'ai toujours pensé à lui comme à toi. Je vous aime de tout mon cœur.

Tous les deux vous m'êtes chers. Ma chère enfant, ton père est pour toi une mère aussi. Il t'aime beaucoup.

Tu ne sentiras pas le manque de ta mère.

Mon cher enfant, je finis ma lettre avec l'espérance que tu seras heureuse pour toute ta vie, avec ton père, avec tout le monde.

Je vous embrasse de tout mon cœur, beaucoup, beaucoup.

Adieu mon amour.

Ta mère. »

Biographie d'Olga Bancic. **A vérifier, à compléter.**

Olga (Golda) Bancic est née le 10 mai⁶ 1912 à Chişinău⁷ en Bessarabie⁸ de Noé et de Zeains Marie. Sixième enfant d'un petit fonctionnaire⁹. Elle connaît très tôt la misère et la guerre.

¹ Avant d'être décapitée à Stuttgart le 10 mai 1944, Olga Bancic fait parvenir à la Croix-Rouge française le 9 mai 1944 la lettre à sa fille, Dolorès, accompagnant une note rédigée.

² Née en 1939, prénom donné en hommage à Dolores Ibarruri (*La Pasionaria*).

³ Dolorès Jacob, identité de sa fille mise en sécurité dans une famille française.

⁴ Le jour même de son anniversaire, de ses trente-deux ans.

⁵ Alexandre Jar (1911-1988), ancien des Brigades internationales et écrivain, mari d'Olga Bancic. Après la guerre il retourne en Roumanie. Dolorès Jacob rejoint son père en Roumanie en 1970. Après la mort de son père en 1988, elle émigre en Israël en 1989.

⁶ Lors de son interrogatoire de police, elle dit être née le 28 mai 1912.

⁷ Kichinev.

⁸ La Bessarabie, roumanophone, fait alors partie de l'Empire russe, avant d'être occupée par l'armée roumaine en 1917. Elle revient à l'URSS en 1945 puis est indépendante sous le nom de Moldavie le 27 août 1991.

⁹ Son père est juif.

En 1924, à 12 ans, apprentie matelassière, Olga est arrêtée pour la première fois pour avoir participé à une grève dans l'usine de matelas où elle travaille. Malgré son jeune âge, elle est incarcérée et frappée.

1933-1938, Olga est un membre actif du syndicat ouvrier local et sait se faire entendre. Elle est arrêtée et emprisonnée si souvent qu'elle considère cela comme les risques du métier.

A seize ans et demi, elle se marie avec Alexandre Jar¹⁰ et part à Bucarest, où elle adhère aux Jeunesses communistes. Elle est arrêtée en 1933, lors de manifestations dénonçant la montée d'Hitler au pouvoir. Elle est condamnée à deux années de prison qu'elle purge. Libérée, mais sous surveillance, elle gagne la clandestinité. Traquée, elle quitte la Roumanie pour la France avec son mari et arrive en France en 1938.

Elle participe, avec des Roumains, dont son ami Jacob Salomon¹¹, à l'envoi d'armes aux Républicains espagnols dans leur lutte contre le fascisme.

Elle donne naissance en 1939 à une fille, Dolorès.

En 1943 elle s'engage dans les FTP-MOI¹² de la région parisienne dirigés par Missak Manouchian. Elle est chargée de l'assemblage de bombes et divers engins explosifs, de leur transport à destination et également du convoiement d'armes destinées aux opérations, armes qu'elle récupère après chaque opération pour les mettre en lieu sûr. Son mari est également un membre actif du F.T.P.-M.O.I. Par mesure de sécurité, le couple décide de vivre séparé.

Pierrette, son nom de combattante¹³, est arrêtée rue du Docteur Brousse à Paris le 16 novembre 1943 par les brigades spéciales de la préfecture de police de Paris, en même temps que Marcel Rajman et Joseph Sevec.

Elle est condamnée à mort le 21 février 1944, après un simulacre de procès, avec vingt-deux de ses camarades de l'Affiche *rouge* par une cour martiale allemande réunie à Paris le 19 février.

22 de ses camarades sont fusillés au Mont-Valérien le 21 février 1941 à 15 heures. Joseph Epstein est fusillé le 11 avril 1944.

Olga Bancic est transférée en Allemagne. Elle est incarcérée à Karlsruhe puis, le 3 mai 1944, dans la prison de Stuttgart.

Le 10 mai 1944, la peine est exécutée. Elle est décapitée à la hache à 5 heures du matin.

L'Union des Résistants et Déportés juifs de France a voulu rendre hommage à cette victime, symbole des femmes étrangères engagées volontaires dans la Résistance. A la demande de l'Union, une plaque à la mémoire d'Olga Bancic réalisée par la Ville de Paris a été apposée en 1995 sur un des murs du Carré des fusillés du cimetière d'Ivry, juste derrière les tombes de ses camarades de combat, Missak Manouchian et Marcel Rajman.

Le 26 octobre 1999, lors d'une cérémonie à l'école militaire de Paris, le Conseil supérieur de la Mémoire auprès du président de la République a honoré la mémoire d'Olga Bancic avec celle de cinq autres résistants, Jean Moulin, Jean Eboué, Pierre Brossolette et l'amiral Le Trolley de Prévaux.

¹⁰ Alexandre Jar. 1911-1988. Ecrivain roumain, est exclu de l'organisation nationale des écrivains en 1956.

¹¹ Arrêté en septembre 1941. Evadé de l'hôpital Tenon à Paris le 23 novembre 1941 avec l'aide d'Olga.

¹² Francs Tireurs Partisans-Main d'Oeuvre Immigrée. Au 1^{er} détachement, composé en majorité de Roumains d'origine juive.

¹³ Pour ses faux papiers : Alice Montia, Marie Lebon.

Archives de la police :

16 novembre 1943
Pierre Gautherie
(commissaire)

Constatons que les inspecteurs Blanchin, Candas, Gourjon, Amigou, Brandy et Schultz mettent à notre disposition la nommée Bancic Golda, née le 28 mai 1912 à Chizineau (Roumanie), de Noé et de Zeains Marie, célibataire, un enfant, de nationalité roumaine et de race juive, sans profession, sans domicile connu.

Arrêtée ce jour, à 13 h 30, rue du Docteur-Paul-Brousse (Paris 17^e), dans les circonstances énoncées au rapport ci-joint, alors qu'elle se trouvait en compagnie du nommé Rajman Marcel dit « Michel », membre de l'équipe spéciale des FTP.

Fouillée lors de son arrestation, par une personne de son sexe, elle a été trouvée porteur d'une fausse carte d'identité au nom de Lebon née Petresca Marie.

La femme Bancic fait l'objet aux archives centrales de notre direction d'un dossier n° D.117.587 où l'on trouve un rapport de renseignements en date du 15 décembre 1941, relatif à l'évasion de son amant le nommé Salomon Jacob de l'hôpital Tenon, le 23 novembre 1941.

Elle est inconnue aux archives de la police judiciaire.

Son nom n'est pas noté aux sommiers judiciaires.

Nous procédons à son interrogatoire par acte subséquent.

Le commissaire de police.

Interpellée verbalement lors dès son arrivée à notre service, la femme Bancic a reconnu après de nombreuses réticences être domiciliée 114, rue du Château-d'Eau.

Le commissaire de police

16 novembre 1943

Interrogatoire de Golda Bancic (Extraits)

....je me nomme Golda Bancic née le 28 mai 1912 à Chizineau (Roumanie), de Noé et de Zeains Marie, célibataire, un enfant.
Je suis de nationalité roumaine et de race juive.
Je suis démunie de pièce d'identité d'étranger.
Je suis domiciliée 114, rue du Château à Paris 14.
Je sais lire et écrire le français.

Sur les faits :

Je suis arrivée en France en 1938, venant de Chisineau. J'avais l'intention de suivre mes études à la faculté de lettres où j'étais inscrite quelques jours après mon arrivée jusqu'à la déclaration de guerre.

J'ai retrouvé à Paris un de mes compatriotes que j'avais connu en Roumanie. J'ai vécu avec lui maritalement 2 cité Popincourt, puis 60, rue Saint-Sabin.

Mon ami s'appelle Jacob Salomon, il a été arrêté en septembre 1941, je crois, en tant que juif roumain

et interné à Drancy. J'ignore ce qu'il est devenu.

En avril 1943, je suis venue habiter 114, rue du Château à Paris. Pour subvenir à mes besoins je faisais des ménages.

En juillet 1943, une personne dont je n'ai jamais connu le nom, m'a demandé de travailler pour une organisation communiste. J'ai accepté. Elle m'a alors présenté à un homme avec qui j'ai toujours travaillé. Je me refuse à vous donner le pseudonyme de cet homme, du reste je ne m'en souviens plus.

J'ai pris le pseudonyme de Pierrette, je ne sais pas le numéro matricule qui m'avait été affecté, j'ignore à quel détachement j'appartenais.

Les premiers temps, l'homme avec qui je travaillais m'a passé quatre pistolets et quatre grenades que j'ai entreposés chez moi.

Mon rôle consistait à porter les armes sur les lieux ou plutôt à proximité des lieux d'opération. Après l'opération les camarades me rendaient les armes que je rapportais chez moi.

J'ai effectué ce travail quatre ou cinq fois. Je ne me souviens plus à quels endroits je me suis rendue ni de quelles opérations il s'agissait.

Les derniers temps je n'ai pas repris les armes chez moi celles-ci sont restées aux mains de mes camarades. Je n'ai plus de matériel chez moi.

A l'issue d'une de ces opérations, j'ai appris qu'un camarade appelé « André » avait été blessé accidentellement. Je sais que ce camarade a été soigné par des docteurs n'appartenant pas à notre organisation. J'ignore le nom et l'adresse de ces docteurs.

S.I. Je touchais de l'organisation 2 300 francs par mois, ainsi que des titres de ravitaillement.

La carte d'identité qui a été découverte sur moi au moment de mon arrestation, m'avait été remise par un membre de l'organisation dont j'ignore le pseudonyme.

N.S.I. au moment de mon arrestation, j'étais en compagnie d'un individu que je voyais pour la première fois. Je m'étais rendu à ce rendez-vous sur instruction. J'ignore ce que me voulait cet homme. Je n'ai aucune idée de l'objet de ce rendez-vous. Il s'agit bien de l'individu dont vous me représentez la photographie et que vous me dites s'appeler RAYMAN (« Michel »). Il y avait un autre homme à ce rendez-vous, mais je n'y ai pas prêté attention, je ne l'avais jamais vu.